

ANNABA : L'EXTRAORDINAIRE HISTOIRE DE L'HOMME QUI VIT, DEPUIS 55 ANS, AVEC UNE BALLE DANS LA TÊTE !

Mohamed Aouès, le miraculé de la rue du 4-Septembre

Un reportage de Maâmar Farah

«- **Haut les mains !**
- **Je suis par terre et mourant !**
comment lever les mains ?
- **Ta gueule !**»

Il gare sa voiture sur le chemin forestier et s'engage, d'un pas résolu, dans les bois, humant l'air frais de la montagne. Le pas est rapide, aidé par une élégante canne qu'il dit porter beaucoup plus pour corriger des voyous si l'occasion se présente. Mohammed Salah Aouès, 80 ans, se maintient en forme grâce à ces marches qu'il ponctue, chaque fin d'après-midi par un tour à la mer.

Et comment peut-il en être autrement pour ce vieux Bônois qui connaît chaque coin et recoin de la corniche ? C'est à Toche, lieu de rencontres conviviales, qu'il achève cette tournée.

En ce premier jour de l'hiver qui a signifié, et de manière forte, la fin d'un été indien qui semblait s'éterniser, la tempête fait rage.

Quelques bateaux, au lointain, tangent dans le fracas des vagues et le hurlement des vents, au milieu d'une brume qui leur donne l'air d'inraisemblables vaisseaux fantômes...

Mohammed Salah me raconte son histoire extraordinaire... Tout a commencé dans les profondeurs de l'Edough, quand l'insouciance de l'enfance l'emmenait au milieu des abondantes forêts de chêne-liège qui bordaient son village natal, Ouichaoua (plutôt un lieu-dit !). Il était bien loin de se douter des complexités que la vie allait lui réserver... Dans ce véritable Eden, cet enfant de la forêt, à peine visible dans le sous-bois, aimait à vadrouiller au milieu des lauriers et des arbusiers, le regard planté dans l'immense plaine embrassant le grand Golfe méditerranéen.

Telle une perle au milieu de son écrin d'azur, Bône, étincelante de blancheur et de verdure, semblait lui faire des clin d'œil chaque matin, lorsqu'il entamait une nouvelle journée de plaisirs champêtres.

Dans ce véritable paradis terrestre où régnait, il y a à peine un peu plus d'un siècle, le dernier lion d'Afrique du Nord, Mohamed Salah, fils

de Rabah et Zahra, né en 1932, s'oubliait ainsi de longues heures durant, ignorant tout de la réalité de son pays livré à la domination étrangère et où les autochtones, chassés de leurs terres, dépossédés de leurs biens, étaient devenus de véritables zombies errant sur les routes du désespoir, à la recherche d'un hypothétique boulot dans l'une des nombreuses fermes bâties par les colons.

Cette injustice flagrante, il ne la découvrirait que lorsqu'il descendra, avec sa famille, pour aller vivre rue Sadi-Carnot (Ben-Badis), fréquentant l'école du même



Mohamed Aouès.

nom... Aux joies sans cesse renouvelées de la vie forestière, succèdent ainsi les premières désillusions et la dure réalité de la pauvreté et de l'exclusion, lot de tous les Algériens... C'est dans cette rue que Mohamed Salah passera toute sa vie et il ne la quittera que pour de brefs séjours, à Alger, Constantine, Sétif et même Paris.

«Il y avait un grand fossé entre les Français et les Arabes»

L'enfant de la montagne n'aimait pas la ville au début. Tout lui semblait différent : les gens, le bruit, l'habitat... Pourtant, il s'y habituera peu à peu, découvrant de nouveaux plaisirs comme le cinéma, la plage en été, les sucreries disponibles à toute heure... Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, l'enfant de sept ans, ne comprenant rien aux bouleversements qui secouent la planète, essaye plutôt de faire

comme les autres gamins de sa communauté : gagner sa vie, comme on dit en cirant les souliers des Français ou en portant les couffins de leurs dames, chargés d'une victuaille qui semblait inaccessible aux siens. Il vendra aussi à la criée *La Dépêche de Constantine* ou les belles mandarines récoltées à la Plaine Ouest ou du côté de Mondovi. A sept ans, on va aussi au cinéma. Il aimait se rendre au Colisée pour les films

d'action et au Forum (devenu Vox par la suite) pour les films arabes. Un dimanche sur deux, il va au stade. Fervent supporter de l'AS Bône, il apprend vite les refrains célébrant son équipe chérie et qui

font trembler les tribunes du stade vélodrome, baptisé du nom du maire de la ville : Pantaloni. Mais ce n'était pas un simple spectateur : il aimait aussi, comme tous les jeunes de son âge, taper sur un ballon, manière de s'affirmer dans un monde dominé par la classe possédante étrangère : «Il y avait un grand fossé entre les Français et les Arabes. Je le voyais avec mes yeux d'enfant innocent. Je ne comprenais pas tout mais des choses me troublaient. Par exemple, les travaux difficiles étaient confiés aux Arabes...», raconte-t-il en faisant quelques pas avec moi sur le sable. Les vagues, enflées par les vents du large, viennent se fracasser contre un tronc d'arbre charrié par les crues : «Rentrions, il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors !» me dit-il, en poussant le lourd portail en fer de l'Escale. Nous aurions pu rentrer par la porte du devant, mais face à un véritable oued rempli d'une eau nauséabonde et de débris de toutes sortes, nous n'avons pas le choix.

Gardien de chevaux, dans les soutes du navire

A l'intérieur, l'atmosphère est un peu plus chaude et cela pousse Mohammed à m'en dire davantage : «L'école ? Rares étaient les Algériens qui y réussissaient. Très vite, nous nous retrouvions dehors, malgré les injonctions de nos parents. C'est une voisine française un peu différente des autres, dont le père était un cheminot, qui m'aida à rentrer au centre de

formation de Oued Kouba dont elle connaissait le directeur. C'était un drôle de bonhomme qui avait tout le temps sa bouteille de vin près de lui. Après m'avoir aimablement reçu, il me posa cette question saugrenue : «Qu'est-ce qu'une circonférence ?» Moi, je savais un peu ce que

c'était, mais j'avais du mal à m'exprimer. Comme il avait son verre ballon rempli de vin rouge, je lui indiquai du doigt le bas du verre... Il me félicita et m'accepta. Je suis resté 6 mois au centre, passés à apprendre les rudiments du métier de boiseur-coffreur. Après, on m'envoya à Kherrata pour un stage pratique au niveau du barrage local. C'était en 1949, un hiver très rigoureux : «Le barrage était fermé en

raison du climat. De retour à Sétif, nous risquâmes de dormir dans la rue si ce n'était l'amabilité des gens de la pharmacie Ferhat Abbas qui nous donnèrent à manger et nous firent héberger dans un grand garage.»

Mohammed Salah voulait travailler coûte que coûte. Il décrochait un poste au niveau d'un chantier de génie civil face à l'hôpital de Constantine. Mais au bout de 6 mois, il revient à Bône, ne supportant pas les affres de l'exil, même si c'était à 150 kilomètres de chez lui.

Il n'avait pas encore 20 ans et les images d'Epinal de son Ouichaoua natale, toujours ancrées dans sa mémoire, lui semblaient pourtant si lointaines... Il trouva du travail à la Société algérienne de construction (SAC) qui construisait le nou-

vel hôpital de Annaba (appelé toujours «Nouvel» par les Bônois). Puis, il sera toujours de la partie lorsque la SAC entamera la réalisation du Préventorium de Bugeaud (Séraïdi, aujourd'hui). Aguerri et pensant avoir suffisamment maîtrisé son métier, le jeune Mohammed tentera l'aventure en France.

C'était en 1952 et il venait d'être recruté pour s'occuper des chevaux durant la traversée des bateaux entre Bône et Marseille. Fréquentant le bar situé en face du siège des douanes du port, aujourd'hui fast-food, il trouva une oreille attentive à ses doléances : «Ce boulot me permettait d'aller en France gratuitement !» Une fois de l'autre côté de la mer, Mohammed Aouès et son compagnon d'infortune, Amor dit le Chinois, firent comme tout le monde : ils décidèrent de tenter l'aventure de l'émigration.

De Marseille, le jeune Aouès ne gardera pas un bon souvenir. «C'était comme les quartiers arabes de Bône ou pire», dit-il en regardant, par la fenêtre de L'Escale, un gros navire à containers valant au milieu des vagues en furie.

Cap sur Paris. «Là-bas, il n'y avait pas trente-six possibilités : on pouvait soit travailler, soit devenir voleur. J'ai choisi le boulot. J'en dénichai un du côté d'Issy-les-Moulineaux, dans une usine d'armement...»

Deux balles tirées à bout portant

Mohammed Salah quittera la France peu avant le déclenchement de la Révolution du 1^{er} Novembre 1954 : «Quelque chose était dans l'air», raconte-t-il aujourd'hui, le regard absorbé par le spectacle grandiose de la mer démontée, tantôt teintée d'un gris argenté, couleur de sardines, tantôt virant au vert bleu qui lui donnait un air irréel. Le jour J, il apprendra la nouvelle à travers la Une de la

Dépêche de Constantine. Très vite, il fut dans les rangs des «khaouas», chargé, comme tous les jeunes de son âge, de faire du renseignement ou de punir ceux qui continuaient à boire et à fumer.

La Révolution prenait son envol et les jours s'égrenent, avec leur lot d'attentats et de morts, d'opérations armées et de représailles sauvages. Ce 19 août 1956,

Mohammed Salah et un ami à lui se trouvaient à la plage Chapuis, s'offrant une belle baignade sous le soleil torride de l'été algérien. Lorsqu'il se rend en ville, en pleine nuit, il n'avait aucune idée de ce qui s'était passé. Dans la journée, les fidayin avaient abattu un Européen. En guise de représailles, les miliciens s'en prennent violemment aux Algériens. Ils sont aidés en cela par les Bérêts rouges (Légion étrangère) qui sont libérés de leur caserne du centre-ville pour s'adonner à leur

jeu favori : une ratonnade en bonne et due forme.

Lorsqu'il arrive au milieu du cours Bertagna (actuellement Cours de la Révolution), aux environs de 21h30, Mohammed Salah Aouès est surpris par la violence de la répression : «Les légionnaires, ivres morts, s'en prenaient à tout musulman sur leur passage. Les rues étaient jonchées de corps. J'avais peur au ventre, rue du 4-Septembre (rue du CNRA, aujourd'hui), lorsque je fus interpellé par une patrouille des unités territoriales (miliciens) commandée par un brigadier. Ils décidèrent de m'emmener au poste du 2^e arrondissement.

Nous avançons au milieu des corps gisant partout lorsque des Bérêts rouges saouls, sortis du bar «Le chat huant» m'apostrophèrent. Subitement, l'un d'eux s'approcha de moi et, sans que je puisse comprendre ce qui se passait, me tira dessus à bout portant. Deux balles. Une dans un doigt qui saigna abondamment. L'autre en plein milieu du visage, juste au-dessus du nez, du côté droit. Cela s'est passé très rapidement.

Mohammed Salah s'affalera par terre, perdant connaissance rapidement.

Le croyant mort, la patrouille des unités territoriales s'en alla aussitôt alors que le Bérêt rouge assassin retourna à son vin. Tard dans la nuit, Mohammed se réveillera au milieu des corps des blessés abandonnés à leur sort.

A peine conscient, il entendit dans le noir le bruit d'un pas pressé et une voix qui l'interpella :

- Haut les mains !
- Je suis par terre et mourant !
Comment lever les mains ?
- Ta gueule !

«Ma sœur ! j'ai un projectile dans la tête !»

C'était un inspecteur de police qui pas-

sait par là et qui avait entendu les gémissements de Mohammed Salah. Ce dernier pense

aujourd'hui que c'est ce policier qui, indirectement, le sauvera d'une mort certaine :

«L'inspecteur était en discussion avec moi lorsqu'un 4x4 des légionnaires surgit près de nous : «Celui-là n'est pas mort», hurla l'un des Bérêts rouges. Ils m'ont pris et jeté dans la voiture comme un vulgaire sac de pommes de terre.

L'inspecteur insista pour monter dans le 4x4 : «Je dois l'emmener au

Central.»

On lui répondit : «Vous n'avez pas le droit ! Vous êtes un civil !» Il s'ensuivit des palabres mais le policier insista et l'on m'emmena au Central où je fus pris en charge par le brigadier Bentahar qui m'envoya à l'hôpital à bord d'une ambulance où il y avait déjà une dizaine de blessés qui criaient de douleur : C'était un véritable massacre !

A l'hôpital du Pont blanc, la placette était jonchée de cadavres et de blessés.»



Ph. DR.

Les malheurs de Mohammed Salah ne sont pas pour autant terminés. Au médecin qui l'auscultait, il avait beau gueuler qu'il avait une balle dans la tête :

- Non ! tu as reçu un coup de couteau, regarde ta main qui saigne !

- Une balle m'a touché à la main. L'autre est toujours logée dans ma tête !

- C'est impossible ! Sois raisonnable, regarde tes frères, ils sont plus malheureux que toi !

Kafka n'aurait pas fait mieux. A bout de force, Mohammed Salah abandonna la partie. Il perdait beaucoup de sang. Une «bonne sœur», comme il dit, vint à son secours : «Ma sœur, cria-t-il, j'ai un projectile dans la tête.»

Il fut emmené au 2^e étage et ausculté. Enfin ! Avec l'aide de deux infirmiers, Hsen Bouacida et Hamlet, il put recevoir les premiers soins puis emmené au bloc opératoire.

On lui soigna le doigt touché par la première balle dont il garde les séquelles aujourd'hui. Mais pour le projectile logé dans sa tête, ce fut plus difficile. Une radio montra clairement ce corps étranger qui intrigua les médecins. Décision fut prise de l'opérer avec les moyens du bord, sans anesthésie. On fit pénétrer de longs et fins ciseaux à travers sa gorge. Mohammed Salah hurlait de douleur. L'opération ne donnera aucun résultat car la balle semblait inaccessible.

En 1957, le miraculé de la rue du 4-Septembre décida de consulter un spécialiste en

France. Réponse du professeur : «Il n'y a rien à faire ! Laissons cette balle tranquille. Un jour, en te mouchant, elle retombera.» Cela fait 55 ans que Mohammed Salah se mouche et se remouche et la balle n'est toujours pas tombée !

En 1957 justement, le FLN avait besoin d'hommes pour mener sa guerre contre le MNA. Une attestation OCFLN indique clairement qu'il a été membre de cette organisation, sous la Fédération de France, de cette date à la fin de la guerre. Pourtant,

cet homme si affable qui continue d'afficher sa bonne humeur coutumière face aux coups du destin n'a jamais reçu un kopek de l'Etat algérien. Ni de l'Etat français d'ailleurs, responsable du légionnaire qui lui a tiré dessus.

Comme une âme en peine, Aouès se balade aujourd'hui du côté de la corniche bônoise. En cet hiver 2011 que l'on croyait définitivement acquis à la cause du soleil et qui retrouve sa vigueur d'antan, qu'il est réchauffant d'entendre l'histoire de cet homme de 80 ans, toujours debout comme un chêne de sa montagne natale, fier et heureux, malgré tout ! Malgré la perte de ses deux enfants, frappés par le sida en France, malgré les vicissitudes d'une vie pénible lorsqu'on est un petit retraité ! Sa joie de vivre, il la communique à tout le monde et son cœur si généreux a

Mohammed Salah Aouès, 80 ans, se maintient en forme grâce à ces marches qu'il ponctue, chaque fin d'après-midi par un tour à la mer. Et comment peut-il en être autrement pour ce vieux Bônois qui connaît chaque coin et recoin de la corniche ?

accueilli, voilà dix ans, un nouveau paternal avec l'arrivée de la prune de ses yeux. Ce fils adoptif qui fait briller ses yeux fatigués par les ans, ces amis qui l'accueillent

chaleureusement à chaque fois qu'il franchit la porte de L'Escale, ces jeunes qui lui demandent toujours de raconter son histoire, valent beaucoup mieux que ces deux Etats au cœur de marbre... En face de cette plage si belle, fouettée par les vents de décembre, le froid a subitement disparu, remplacé par la grande chaleur de l'amitié et l'inépuisable bonheur de la vérité. Levons nos verres à Mohammed Salah Aouès, notre ami au grand cœur !

M. F.